

BEAUX-ARTS.



HAYDN.

François-Joseph HAYDN naquit le dernier jour de mars 1732, à Rohrau, bourg situé à quinze lieues de Vienne. Son père était charron, et sa mère, avant de se marier, avait été cuisinière au château du comte de Harrach, seigneur de village.

Le père d'Haydn réunissait à son métier de charron la charge de sacristain de la paroisse. Il avait une belle voix de ténor et aimait la musique. Les dimanches et fêtes, il se délassait de ses travaux à l'aide de petits concerts. Sa femme chantait et il l'accompagnait sur la harpe. Pendant ce temps-là, le petit Haydn, tout heureux, battait la mesure. Ce serait là, ce me semble, un fort joli sujet de tableau pour un peintre.

On pourrait dire d'Haydn ce qu'on a dit de La Fontaine, dont il avait la bonhomie et la malice, qu'il portait en lui des œuvres musicales comme l'arbre porte des fruits. La musique coulait de son âme comme l'eau d'une source. Il ne semblait produire qu'en vue d'obéir à la loi de la nature, et il est au moins douteux que l'ambition et la fortune aient jamais eu la plus légère part dans ses inspirations. Il a produit plus qu'aucun autre musicien. On compte de lui environ huit cents compositions grandes et petites.

Quoique point du tout enclin à m'exprimer par figures ambitieuses, j'ai pourtant un petit dada à l'endroit de ce merveilleux génie, grand, pour ainsi dire, à son insu : je comparerais volontiers sa vie à un beau et large fleuve, sans chute, ni saut, ni cataracte ; depuis l'endroit où il n'est encore qu'un filet d'eau, jusqu'à celui où il se confond avec la mer, sous un ciel d'une sérénité parfaite, rarement sombre, rarement sillonné d'éclairs, son cours se déroule calme, limpide, n'ayant de vagues que juste ce qu'il faut pour rompre la monotonie, entre des rives fleuries, ombragées, pittoresques, souvent majestueuses, jamais stériles, funèbres ou désolées à la manière, par exemple, d'un paysage de Salvator Rosa. On aurait non-seulement une image de la vie de l'homme, mais encore une idée générale assez exacte de ses œuvres. Haydn s'y montre tour à tour gai, malicieux, fréquemment noble, profond, parfois sublime, d'autrefois religieux, constamment simple et naturel. Il ne serait pas possible d'y trouver trace d'effort, de tourment, de grandes douleurs, de pathétique, de sarcasme ou de co-

MAGASIN

ère. C'est que l'œuvre d'un grand artiste ne saurait être au total que l'histoire de son éducation, de son âme, de ses impressions, de sa vie, en un mot. Le sculpteur l'écrit en marbre, le poète en poèmes, le peintre en tableaux, le musicien en symphonies.

Les faits notables dont l'enchaînement compose la vie de Haydn se réduisent à un fort petit nombre. Il commença la musique à cinq ans. Un nommé Frank, parent de la famille, maître d'école à Haimbourg, et bon musicien, se chargea de la lui apprendre. Il paraît que l'enfant reçut de ce maître au moins autant de coups que de conseils.

Trois années plus tard, il entra au chœur de Saint-Étienne, église cathédrale de Vienne, dont Reuter dirigeait la maîtrise. Dans son impatience de savoir la composition, que personne ne songeait à lui montrer, à treize ans, avec six florins que lui envoya son père pour avoir des habits, il acheta le *Gradus ad Parnassum* de Fux, et le *Parfait maître de chapelle* de Mattheson.

Une malice, en elle-même bien innocente, lui coûta sa place d'enfant de chœur à la cathédrale. A une répétition, il avait devant lui un camarade coiffé d'une superbe perruque dont la queue se démenait à l'instar d'un battant de cloche. Haydn ne put résister au plaisir de couper cette queue malencontreuse qui lui agaçait les nerfs. On le renvoya à cause de cette espièglerie.

Il avait seize ans; ses poches étaient vides; on était en novembre; des vêtements usés le défendaient mal contre un vent froid. Il était fort embarrassé de savoir comment il souperait et où il passerait la nuit. Sur ces entrefaites, un tailleur, nommé Keller, qui avait souvent pris plaisir à l'entendre chanter à Saint-Étienne, le rencontra. Il offrit généreusement au jeune artiste une mansarde au sixième et son ordinaire. Dès lors, Haydn put se livrer sans distraction à son goût pour l'étude. « Assis à mon clavecin vermoulu, disait-il depuis, tremblant de froid et tombant de sommeil, je n'enviais pas le sort des monarques. »

Il eut peu après quelques leçons de piano et de chant. Parmi ses élèves se trouvait la nièce de Métastase, lequel mena Haydn chez l'ambassadeur vénitien à Vienne, un nommé Corner, qui était fou de musique et logeait dans sa maison le vieux Porpora. Pour avoir des leçons de ce grand maître, dont l'humeur était aigrie et le caractère insociable, le jeune musicien se fit littéralement son valet de chambre. Il lui battait ses habits, brossait ses souliers et frisait sa perruque. En échange, il en apprit l'art de faire chanter les voix.

Haydn composait de petites pièces pour ses élèves. Une de ces productions tomba entre les mains de la comtesse de Thun qui voulut voir l'auteur. Le pauvre Haydn était dans une toilette si peu d'accord avec son mérite que la comtesse lui dit en l'apercevant :

— Mais c'est M. Haydn que je veux voir !

— C'est moi, madame.

— L'auteur de cette sonate ! ajouta la comtesse avec vivacité.

— C'est moi, madame, répondit modestement Haydn.

La comtesse lui fit compter sur-le-champ vingt-cinq ducats. Elle devint son élève ainsi que plusieurs autres dames de qualité.

C'est vers cette époque qu'il écrivit son premier quatuor, des trios et un opéra, *le Diable boiteux*, qui fut bien accueilli du public. Il n'en vécut pas moins, quelques années encore, dans un état voisin de la pauvreté. Enfin, âgé à peu près de vingt-sept ans, il entra au service du comte de Motzin, en qualité de second maître de chapelle. Haydn, qui avait un excellent orchestre à sa disposition, composa, dans les premiers mois de 1759, sa première symphonie. Le vieux prince Antoine Esterhazy, amateur passionné, qui assistait à l'exécution de cet ouvrage, y remarqua des passages qui lui plurent à ce point qu'il pria le comte de Motzin de lui céder Haydn, ce à quoi le comte consentit.

Mais le jeune compositeur était malade. Le prince Esterhazy l'oublia. En vue de se rappeler à son souvenir, Haydn composa une symphonie qui fut exécutée le jour de la naissance du prince, à sa résidence d'Eisenstadt. A peine au milieu du premier allegro, le prince arrêta l'orchestre pour demander de qui était cette musique. Le chef d'orchestre fit avancer Haydn tout tremblant. Haydn, outre qu'il était petit et de chétive apparence, avait le teint très-noir.

— Quoi ! de ce Maure ? s'écria le prince Esterhazy. Eh bien ! ajouta-t-il, tu es à mon service. Comment t'appelles-tu ?

— Joseph Haydn.

— Mais je connais ce nom ! Tu es déjà de ma chapelle... Allons, va, habille-toi richement ; je ne veux plus te voir ainsi ; tu es trop petit ; ta figure est mesquine ; prends un habit neuf, une perruque à boucles, le rabat et les talons rouges ; mais je veux qu'ils soient hauts, afin que ta stature réponde à ton mérite...

Il fut musicien de chambre du prince, et plus tard son maître de chapelle.

Le bon Haydn n'était pas seulement un grand artiste, il était encore le plus honnête homme du monde. Du temps qu'il vivait chez le tailleur

Keller, touché de la bonté de ce pauvre homme, il lui avait dit : — Aussitôt que j'aurai une position stable, j'épouserai une de vos filles. Or, bien qu'il n'eût aucune sympathie pour Anne Keller, la fille aînée du tailleur, uniquement pour ne pas manquer à sa parole, il fit comme il avait dit.

Nicolas Esterhazy, successeur du prince Antoine, mort en 1761, eut pour notre compositeur un véritable attachement. Haydn resta trente ans dans la maison de ces princes. Son existence y fut calme, uniforme, réglée, c'est le cas de le dire, comme un papier de musique. Levé à six heures du matin, il s'habillait avec recherche, s'asseyait à une petite table près de son piano et travaillait jusqu'à midi, heure du dîner, c'est-à-dire, cinq heures par jour, ce qui constitue, pendant trente années, un total de cinquante-quatre mille heures de travail, jusqu'à ses voyages en Angleterre.

Peut-être bien ne fût-il jamais sorti de l'Allemagne, sans un événement qui attrista le cours de sa paisible vie. Le prince Esterhazy avait à son service une dame Boselli, chanteuse de beaucoup de mérite, pour laquelle Haydn, déjà vieux, avait la plus vive amitié. Cette dame mourut subitement. Cette mort fit un grand vide dans l'âme du bon Haydn. Il résolut de voyager pour se distraire. Il arriva à Londres en 1791, âgé de cinquante-neuf ans. L'enthousiasme qu'il y excita et les offres brillantes qui lui furent faites le décidèrent à retourner dans cette ville en 1793. L'Université d'Oxford lui donna un diplôme de docteur en musique. Le prince de Galles, depuis Georges IV, le fit peindre par le fameux peintre Reynold. Un marchand lui paya dix mille francs pour mettre de simples accompagnements de piano à deux recueils d'airs écossais. On trouve dans Carpani plusieurs anecdotes relatives au séjour d'Haydn en Angleterre. En voici une qui prouve que son penchant à la malice ne l'avait pas encore abandonné.

Un matin, s'amusant à courir les boutiques, selon l'usage anglais, il entra chez un marchand de musique, en lui demandant s'il avait de la musique belle et choisie.

— Précisément, répond le marchand, je viens d'imprimer de la musique sublime d'Haydn.

— Ah ! pour celle-là, reprend Haydn, je n'en ai que faire.

— Comment, monsieur, vous n'avez que faire de la musique d'Haydn ! Eh ! qu'y trouvez-vous à redire, s'il vous plaît ?

— Oh ! beaucoup de choses ; mais il est inutile d'en parler, puisqu'elle ne me convient pas ; montrez-m'en d'autre.

Le marchand, qui était un *haydaniste* passionné :

— Non, monsieur, répond-il ; j'ai de la musique, il est vrai, mais elle n'est pas pour vous. Et il lui tourne le dos.

Comme Haydn sortait en riant, entre un amateur de sa connaissance, qui le salue en le nommant. Le marchand qui se retourne à ce nom, encore plein d'humeur, dit à la personne qui entrait :

— Eh bien, oui, monsieur Haydn ! voilà quelqu'un qui n'aime pas la musique de ce grand homme.

L'Anglais rit ; tout s'explique, et le marchand connaît cet homme qui trouvait à redire à la musique d'Haydn.

De retour à Eisenstadt, vers la fin de 1794, il demanda sa retraite au prince Esterhazy, et l'obtint. Il acheta une petite maison avec un petit jardin, à Vienne, dans le faubourg de Gumpendorf, sur la route de Schœnbrunn, et s'y retira pour y passer le reste de ses jours.

En 1785, il avait composé l'oratorio des *Sept paroles* pour un chanoine de Cadix. Dans sa nouvelle retraite, il composa, à l'instigation de son ami, le baron Van Swieten, son oratorio de la *Création* et celui des *Quatre saisons*. La *Création* notamment eut un succès immense dans toute l'Europe. Elle fut exécutée à l'Opéra de Paris, précisément le 3 nivôse an IX (23 décembre 1800), jour de l'explosion de la *machine infernale*. Cet événement nuisit naturellement un peu au succès de l'ouvrage. Cependant, les musiciens firent frapper en l'honneur d'Haydn une médaille en or qui lui fut remise par l'ambassadeur français à Vienne, et l'Institut de France le choisit pour un de ses associés.

Il écrivit encore trois quatuors. Le troisième n'est point achevé. A la place du dernier morceau qui manque, Haydn a écrit une phrase musicale en *la majeur* sur ces paroles :

Mes forces m'ont abandonné, je suis vieux et faible.

Par ordre du médecin, il cessa alors de travailler.

Haydn était un homme très-pieux. On trouve au front de toutes ses partitions originales ces mots : *In nomine Domini*, ou ceux-ci *Soli Deo gloria*, et, à la fin de toutes : *Laus Deo*. Quand l'inspiration venait à lui manquer, il avait l'habitude de réciter son chapelet, et il disait que cela lui avait toujours réussi.

Un concert donné par la veuve et le fils de Mozart pour célébrer le jour de naissance d'Haydn rappela au public de Vienne la perte qu'il avait faite, et celle qu'il était sur le point de faire. On s'arrangea pour donner la *Création* avec les paroles italiennes de Carpani. Cent soixante musiciens se réunirent chez M. le prince de Lobkowitz.

Ils étaient secondés par trois belles voix, M^{me} Fischer de Berlin, MM. Weitmüller et Radichi. Il y avait plus de quinze cents personnes dans la salle. Le pauvre vieillard voulut, malgré sa faiblesse, revoir encore ce public pour lequel il avait tant travaillé. On l'apporta sur un fauteuil dans cette belle salle, pleine en ce moment de cœurs émus. M^{me} la princesse Esterhazy et M^{me} de Kurzbeck, amies d'Haydn, vont à sa rencontre. Les fanfares de l'orchestre, et plus encore l'émotion des assistants annoncent son arrivée. On le place au milieu de trois rangs de sièges destinés à ses amis, et à tout ce qu'il y avait alors d'illustre à Vienne. Salieri, qui dirigeait l'orchestre, vient prendre les ordres d'Haydn avant de commencer. Ils s'embrassent. Salieri le quitte, vole à sa place, et l'orchestre part au milieu de l'attendrissement général. On peut juger si cette musique, toute religieuse, parut sublime à des cœurs pénétrés du spectacle d'un grand homme quittant la vie. Environné des grands, de ses amis, des artistes, de femmes distinguées, dont tous les yeux étaient fixés sur lui, écoutant les louanges de Dieu, imaginées par lui, Haydn fit un bel adieu au monde et à la vie.

Le chevalier Capellini, médecin de premier ordre, vint à s'apercevoir que les jambes d'Haydn n'étaient pas assez couvertes. A peine avait-il dit un mot à ses voisins, que les plus beaux châles abandonnèrent les femmes charmantes qu'ils couvraient pour venir réchauffer le vieillard chéri.

Haydn, que tant de gloire et d'amour avait fait pleurer plusieurs fois, se sentit faible à la fin de la première partie. On enlève son fauteuil ; au moment de sortir de la salle, il fait arrêter les porteurs, remercie d'abord le public par un salut, ensuite, se tournant vers l'orchestre, par une idée tout à fait allemande, il lève les mains au ciel, et, les yeux pleins de larmes, il bénit les anciens compagnons de ses travaux.

Haydn a embrassé tous les genres, depuis l'humble sonate pour piano, jusqu'à l'opéra, l'oratorio et la symphonie. La plupart de ses compositions contiennent des beautés du premier ordre. Dans la quantité presque innombrable de ses œuvres, il y a naturellement bien des choses qui ont vieilli. On n'en exécute d'ordinaire que des fragments magnifiques qui causent toujours les sensations les plus fraîches et les plus vives. Mais un genre qu'il a pour ainsi dire créé, où, quoi qu'on puisse prétendre, il est resté inimitable, où il est presque constamment admirable, qui suffirait à le faire vivre toujours, c'est le *quatuor*. Il a mis dans ces morceaux tout ce qu'il avait de grâce, d'esprit, d'originalité, de verve, de profondeur, d'âme

et de génie. Beethoven, lui aussi, a fait des quatuors; mais on y rencontre une fièvre, des emportements, une exaltation, un délire, un pathétique qui en font des poèmes d'une tout autre sorte. Ce n'est certes pas des quatuors de Beethoven dont on pourrait dire ce qu'une femme d'esprit disait de ceux d'Haydn.

En les écoutant, elle croyait assister à la conversation de quatre personnes aimables. Elle trouvait que le premier violon avait l'air d'un homme de beaucoup d'esprit, de moyen âge, beau parleur, qui soutenait la conversation dont il donnait le sujet. Dans le second violon, elle reconnaissait un ami du premier, qui cherchait, par tous les moyens possibles, à le faire briller, s'occupait très-rarement de soi, et soutenait la conversation, plutôt en approuvant ce que disaient les autres, qu'en avançant des idées particulières. L'alto était un homme solide, savant et sentencieux. Il appuyait les discours du premier violon par des maximes laconiques, mais frappantes de vérité. Quant à la basse, c'était une bonne femme un peu bavarde, qui ne disait pas grand'chose, et cependant voulait toujours se mêler à la conversation; mais elle y portait de la grâce, et, pendant qu'elle parlait, les autres interlocuteurs avaient le temps de respirer. On voyait toutefois qu'elle avait un penchant secret pour l'alto, qu'elle préférait aux autres instruments.

La peur d'être malade et de manquer d'argent furent les deux dernières préoccupations d'Haydn. Il mourut lors du second envahissement de Vienne par les Français, en 1809, en quelque sorte au bruit des coups de canon. Il ne cessait de répéter avec ferveur, en songeant à l'empereur d'Autriche, dont la capitale était envahie : « *Dieu ! sauvez François !* » Il fut inhumé dans le cimetière de Gumpendorf.

Son héritier fut un maréchal ferrant. Le prince Esterhazy acheta ses manuscrits, et, au grand ébahissement de l'héritier, un vieux perroquet, qui avait passé quarante ans avec Haydn, fut payé trois mille francs par le prince de Lichtenstein.

CHARLES BARBARA.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la femme poète française qui, injustement jetée dans un cachot, en fut enlevée par le dévouement et le courage de son mari?

HISTOIRE.



CHRISTINE, REINE DE SUÈDE.

(Explication de l'énigme historique.)

Christine, fille de Gustave-Adolphe, une des gloires les plus brillantes du protestantisme, et de Marie-Éléonore de Brandebourg, naquit le 8 décembre 1626.

Gustave-Adolphe étant mort dans les champs de Lutzen, le 18 novembre 1633, la jeune fille se trouva héritière du trône de Suède, à l'âge de six ans.

Sa mère, caractère faible et inconsistant, ne fit point partie du conseil de tutelle qui fut confiée à la comtesse palatine Catherine. L'ancien précepteur de Gustave et Jean Mathiæ se chargèrent de l'éducation de l'enfant royale, qui, en peu d'années, apprit d'une manière fort distinguée le grec et le latin, et (particularité remarquable chez une femme) Tacite devint son auteur de prédilection. L'histoire l'occupait beaucoup, et elle parvint à posséder l'ordre et l'enchaînement des événements les plus anciens, à ce point qu'elle pouvait les retracer par la parole comme s'ils se fussent passés devant elle.

Pendant qu'elle se livrait à ces travaux, l'illustre Oxenstiern conduisait les affaires du royaume : la guerre d'Allemagne fut poursuivie avec honneur, et le Danemarck vaincu ; quand, le 7 décembre 1744, la majorité de la reine fut proclamée, elle reçut une couronne qui, malgré la mort de Gustave-Adolphe, rayonnait du plus vif éclat.

Malheureusement deux factions se déclarèrent dans la cour : à la tête de l'une le caprice de la jeune reine avait placé Gabriel de La Gardie ; à la tête de l'autre se trouvait naturellement Oxenstiern. La Gardie voulait la paix ; le chancelier la voulait aussi, mais à condition de voir l'Allemagne payer le sang de Gustave-Adolphe. Enfin, après bien des débats, le traité de Westphalie rendit la paix à la Suède. D'autres embarras naquirent alors ; les différents ordres cherchèrent à saisir le pouvoir, et ce fut en vain que les plus sages conseillers de la reine s'efforcèrent à l'amener au choix d'un époux. Au lieu de prendre ce sage parti, Christine déclara qu'elle ne se marierait jamais ; pour mettre un terme aux déchirements du pays, elle fit, en 1647, reconnaître comme prince et héritier du trône son cousin Charles-Gustave. Dès ce moment, entourée de savants, d'artistes :

au milieu des collections les plus précieuses que son goût et sa munificence avaient créées, elle ne songea plus que faiblement à la conduite du peuple que Dieu lui avait confié.

Le luxe et les plaisirs eurent aussi une large part dans sa vie, et sa conduite peu ménagée ne tarda point à indisposer les esprits contre elle: Elle sentit, dès lors, qu'elle ne pouvait plus rester avec honneur sur le trône: malgré les pleurs d'Oxenstiern que cette détermination fit mourir de chagrin, elle abdiqua solennellement le 6 juin 1654.

Cette cérémonie fut très-touchante : entourée des grands du royaume et des députés des différents ordres, elle remit elle-même les insignes de la royauté à son cousin, auquel elle donna les plus sages conseils ; puis immédiatement elle quitta le royaume qu'avait illustré le génie de son père.

Elle voyagea d'abord en Danemarck et en Hollande ; elle abjura à Bruxelles la religion protestante ; elle se rendit à Rome, où elle se livra tout entière à l'étude des sciences et particulièrement de la chimie.

Elle entreprit un voyage en France, où sa conduite lui conquit peu d'estime. Elle osa même faire assassiner, à Fontainebleau, une personne de sa suite. Elle retourna en Suède en 1660 ; elle y fit un second voyage en 1667, et revint à Rome où elle mourut le 16 avril 1689.

Peu de gloire est demeurée attachée au nom de cette femme célèbre, dont les talents et l'amour pour les sciences ne sauraient racheter les erreurs.

ELISA THIRIAT.

LITTÉRATURE.



CLÉMENCE ISAURE.

Le 2 mai de l'année 1496, après le coucher du soleil, les cloches des églises du Taur^a et de la Daurade venaient de sonner l'*Angélus*, quand tout à coup elles s'agitèrent de nouveau et appelèrent de leurs grandes voix d'airain les habitants de la ville de Toulouse. Il était d'usage, à cette époque où l'autorité des provinces méridionales se trouvait constamment menacée par les ambitieuses prétentions de quelques seigneurs qui voulaient s'affranchir de la domination royale et revenir aux anciens comtes,

^a Taur ou tor, taureau.

MAGASIN

de considérer le son de la cloche comme un appel des magistrats de la ville; aussi, dès que les Toulousains furent revenus de leur surprise, chacun s'élança dans la rue et se dirigea vers l'hôtel des capitouls en criant :

— Al Capitulo! al Capitulo!

— Qué ya? Qué cé passa? Ques aco? demandèrent toutes les bouches.

Mais personne ne savait ce qui se passait; on attendait, parce que les cloches sonnaient encore et appelaient les retardataires. — L'impatience des Toulousains ne fut pas longue : après une dernière volée du *Taur* situé à peu de distance du Capitole, la porte principale s'ouvrit pour laisser voir un homme à cheval, précédé de sonneurs de trompes et de porteurs de torches. Cet homme était revêtu d'un haut-de-chausses et d'un pourpoint rouges et verts; sur ses épaules flottait un petit manteau court en velours vert, brodé d'or; une toque également en velours, ornée d'une plume verte, recouvrait sa tête; d'une main il tenait un parchemin déployé, et de l'autre une bannière sur laquelle on lisait ces mots en caractères d'or :

« La sobregaya Compania dels sept Trobadors de Tolosa¹. »

Lorsque les sonneurs de trompes eurent appelé l'attention des assistants, l'homme à cheval éleva la voix :

« Habitants de Toulouse, c'est de par la volonté de vos illustres magistrats, les huit capitouls, que nous vous avons conviés à cette place.
« — Ecoutez, et que nos paroles rapportent parmi vous les fruits que nous en désirons.

« Moi, Jehan de Carsac, héraut, et l'un des sept mainteneurs de la Société del Saber et dé la sobregaya Sciença; heureuse mémoire à nos frères qui sont passés, bonheur et prospérité à ceux à venir, savoir faisons :

« A tous ceux qui ont la science de bien trouver et de bien rimer, que demain, troisième jour du mois des fleurs, il y aura distribution des nouveaux prix fondés par damoiselle Clémence Isaure, et rentrée solennelle du dieu des troubadours au sein de la très-gaie Compagnie qui, de ce jour, s'appellera Compagnie des Jeux Floraux.

« Demain, à la moitié du jour, après la messe qui se dira à la Daurade, où l'eau bénite sera jetée sur la violette, le souci et l'églantine, les capitouls de cette ville iront chercher damoiselle Clémence Isaure et

¹ La très-gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse.

« son cortège et la conduiront au Capitole, où la récompense attend les
« troubadours. »

Après ces paroles, les trompes sonnèrent encore une fois, et le héraut del gai saber ¹ rentra dans le Capitole, dont la porte se referma aussitôt derrière lui en criant sur ses gonds.

Et les habitants de Toulouse rentrèrent chez eux en chantant les couplets *del gai saber* et *leis d'amors*.

Una flor de gauch d'argent fi
D'aquella festa dam per dansa
E per sirventes altressi
E pastorelas, e vergieras.
A cel qué los fara plus finos
Donam d'argent flor d'ayglantina ².

Le lendemain Toulouse était en fête. Depuis le matin, les carillons de la Daurade et du Taur font entendre à toute volée les airs populaires et les hymnes annonçant la cérémonie. Vers midi, une foule nombreuse, stationnant aux abords des rues de la Daurade au Capitole, était à grand'peine contenue par une double haie d'archers et de gardes des capitouls. — On attend la procession del gai saber, qui, cette année, sera plus belle que les précédentes; car le héraut l'a dit la veille au Capitole :
« Il y aura distribution des nouveaux prix fondés par damoiselle Clémence
« Isaure, et rentrée solennelle du dieu des troubadours au sein de la
« très-gaie Compagnie qui, de ce jour, s'appellera Compagnie des Jeux
« Floraux. »

Déjà les capitouls sont arrivés à la Daurade, d'où ils doivent conduire Clémence Isaure et les troubadours au Capitole. Le son précipité des cloches annonce la bénédiction des prix sur l'autel; la messe est terminée, on n'attend plus que le cortège poétique.

Un silence religieux s'établit parmi la foule qui, impatiente et criant tout à l'heure, demeure maintenant haletante et les yeux immobiles tournés vers l'église. Tout à coup ce cri éclate :

— El trobaïres ! El trobaïres ³ !

Puis tout redevient calme. L'avidité du peuple sera satisfaite, la tête de la procession apparaît.

¹ Du gai savoir.

² A cette fête le souci d'argent fin sera donné à la danse, et l'églantine à la pastorale et aux sirventes les mieux faits.

³ Les trouvères ! les trouvères !

Des sonneurs de trompes à cheval ouvrent la marche ; derrière eux , huit pages, portant des bannières aux armes et aux couleurs des capitouls, entourent un héraut de la ville précédant le viguier, et tenant, lui aussi, une bannière où est brodé l'écusson de la cité toulousaine. Ensuite vient une compagnie de gens d'armes, l'escorte des huit capitouls, composée de gardes, de haliebardiens et de pages ; enfin, l'échevin de la ville et les capitouls, montés sur des chevaux blancs, caparaçonnés d'undr ap bleu aux flammes d'argent.

Le son des trompettes s'affaiblit et fait place aux chants religieux : c'est le clergé portant les fleurs bénites sous un dais de velours vert à franges d'or. Les hymnes sacrées se font entendre, accompagnées par le tintement des clochettes qu'agitent des enfants portant le costume et les attributs des saints dont la ville de Toulouse possède les reliques ; des tourbillons d'encens et des jonchées de feuilles et de fleurs sortent des encensoirs, des corbeilles, et répandent mille parfums sur le passage de la procession.

Mais encore une fois le cortège change de caractère ; après le sacré, vient le profane ; après la religion, la mythologie. La foule s'agite de nouveau ; des cris, des vivats se font entendre :

— Vivo Cléménça Isaura ! vivos el trobaïres ! Loungo visto a dona Cléménça ! ! !

Des sons de manicordes et de guitares percent à peine à travers les acclamations. Ce sont les troubadours de la Provence qui servent d'escorte à un de leurs frères, appelé à recevoir le nouveau prix.

— Vivo Cléménça Isaura ! Loungo visto à dona Cléménça ! répète la foule.

En effet, c'est Clémence Isaure, la fondatrice de la nouvelle églantine ; elle est entourée des poètes qu'elle va récompenser ; elle leur sourit avec bonheur et orgueil. Ne semble-t-elle pas leur dire : « Enfin la poésie a reconquis sa dignité ; les fils de Bertran de Born ont secoué la poussière dont ils avaient été couverts par l'ignorance et l'envie, et c'est moi, moi Clémence Isaure, que la Providence a choisie pour rendre les troubadours aux vieilles provinces de la langue d'oc ! » Et le peuple de continuer ses acclamations :

— Vivo Cléménça Isaura, la madré dé los trobaïres² !

Derrière Clémence et les troubadours, venait un char traîné par douze chevaux blancs empanachés et brillamment caparaçonnés ; c'est le triom-

¹ Vive Clémence Isaure ! vivent les trouvères ! longue vie à dame Clémence !

² Vive Clémence Isaure, la mère des trouvères !

phe du dieu des Jeux Floraux. C'est Apollon, entouré de ses cohortes poétiques, les Muses, le Poème héroïque, la Farce, la Satire, l'Idylle, le Madrigal, le Sonnet, le Rondeau, la Ballade, etc.

Enfin, le cortège est terminé par des troubadours de la Provence et de la langue d'oc, qui chantent en s'accompagnant sur des guitares, des citoles et des mandores, les couplets del gai saber :

A cel qué los fara plus finos
Donam d'argent
Flor et gauch d'ayglantina.

On est arrivé au Capitole ; Clémence Isaure, soutenue par le viguier de Toulouse, descend de sa haquenée, et, entourée des troubadours, va prendre place sous un magnifique dais, disposé pour elle dans la grande salle du Consistoire.

Les poètes sont entendus, et chacun de leurs couplets est accueilli par les vivats de l'assemblée. Déjà la violette et le souci sont distribués ; l'églantine, création de Clémence Isaure, attend son vainqueur, c'est le troubadour Bertrand de Roaix ; il ploie le genou pour la recevoir, lorsque les accords d'une mandore se font entendre, et une femme vêtue de blanc et la couronne de roses en tête, vient se placer au milieu de la salle ; puis, faisant une profonde révérence à Clémence, elle fait glisser ses doigts sur ses cordes et vient disputer, par un chant improvisé, l'églantine à Bertrand de Roaix :

Reina d'amors, poderosa Clèmença,
A vos me clan ;
A vos me clan per trovar le répaus,
Que si de vos, mos dictatzan un laus,
Aurei la flor
Que de vos pren naissança !

Et après cette requête, qui fut appelée plus tard *Invocation à Clémence*, elle lut, au milieu de l'étonnement général qui avait été produit par son entrée, la pièce de vers pour laquelle elle venait solliciter le prix.

La lecture achevée, et les vers ayant été reconnus dignes de l'églantine, Bertrand de Roaix prit la fleur, et vint l'offrir, au nom de Clémence Isaure et de la compagnie tout entière, à la dame de Villeneuve.

Telle fut la cérémonie d'inauguration de la Compagnie des Jeux Flo-

¹ Reine de poésie, puissante Clémence, — j'ai recours à vous pour trouver le repos, l'espérance, — si les vers que je dicte obtiennent votre suffrage, — j'aurai la fleur qui est un de vos bienfaits et qui vous doit sa naissance.

raux de Toulouse. Mais cette institution, ainsi que nous l'avons appris au commencement de cet article par la voix du héraut des sept troubadours, existait déjà dans la capitale du vieux Languedoc sous la dénomination de *sobregaya Compania del gay saber*, la très-gaie Compagnie du gai savoir. Clémence Isaure n'est donc pas la fondatrice, mais la restauratrice de cette assemblée, destinée à perpétuer le goût de la poésie dans la France méridionale.

Qu'était Clémence Isaure? quelle était son origine? Descendait-elle des anciens comtes de Toulouse, comme l'ont prétendu certains auteurs, en s'appuyant sur son épitaphe qui porte que sa famille était illustre?

Pour nous, peu nous importe: notre but n'est pas de chercher l'origine de cette femme célèbre; nous n'avons pas à voir dans Clémence Isaure la grande dame de Toulouse; nous devons seulement trouver chez elle la première des femmes inspirées réellement par le sentiment de la vraie poésie, car sans elle l'institution des Sept Troubadours toulousains allait périr; et il en était de même du goût et de l'amour des belles-lettres dans la France méridionale.

Dès ce moment, le collège de la gaie science s'appelle les Jeux Floraux; la fête des fleurs reparait plus brillante que jamais: à la violette et au souci vient s'ajouter l'églantine, et ces prix, distribués à leur nouvelle création par Clémence Isaure elle-même, ranimèrent l'émulation des amis des Muses et rendirent son premier éclat à la fête de la très-gaie Compagnie des sept poètes de Toulouse.

Nous avons assisté au concours de l'année 1496, nous avons vu Clémence Isaure récompensant le mérite des troubadours; enfin nous connaissons la strophe de la dame de Villeneuve, elle nous démontre clairement que Clémence Isaure fut considérée, même par ses contemporains, comme la seule institutrice des Jeux Floraux.

Ce changement opéré par Clémence Isaure dans le *Collège de la gaie science* donna une importance considérable à cette institution prête à s'écrouler. Les bacheliers et docteurs en gaie science furent remplacés par des *maîtres ès Jeux Floraux*. Les mainteneurs ne reçurent plus à titre de bienfait les fleurs que les capitouls fournissaient, ils vinrent les réclamer comme une dette, en exécution de la fondation de dame Clémence; et les magistrats, s'inclinant devant les poètes, qui avaient enfin reconquis leur dignité, répondaient que: « ils faisaient leur devoir en suivant les intentions « de l'institutrice de l'Églantine, qu'ils connaissent le testament de Clémence Isaure et qu'ils l'exécutent. »

Aussi rien ne fut épargné pour célébrer dignement la fête des fleurs, dont les apprêts appartinrent à trois capitouls préposés pour cela sous le nom de *Bailes ès Jeux Floraux*, et la nouvelle fondation fut chantée par tous les poètes contemporains, depuis Toulouse jusqu'à Barcelone et Tortose. Partout on n'entendait que des éloges de Clémence Isaure, *la première femme qui institua, à Toulouse, les jeux littéraires*¹. Mais l'enthousiasme se passa aussi vite qu'il était venu, et, quelques années après la mort de Clémence, les capitouls oublièrent de faire exécuter son testament et attaquèrent même l'indépendance du corps des Jeux Floraux.

Alors, abandonnée à elle-même, l'institution des troubadours de la langue d'oc retomba dans la même décadence qui s'était fait remarquer après le concours de 1484 ; quelques abus même finirent par s'introduire dans la répartition de la dotation de Clémence Isaure ; vers la fin du dix-septième siècle, la plus grande partie de cette dotation se dépensait en festins et en présents prodigués aux convives invités aux solennités du mois de mai. Vers cette époque, l'auteur du *Voyage à Siam*, Laloubère, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, ayant visité sa ville natale, y fut tellement révolté de voir que la fête des fleurs était dégénérée en une sorte d'orgie, qu'il adressa une requête à Louis XIV, et obtint de ce monarque des lettres-patentes portant érection des Jeux Floraux en Académie.

Par ces lettres, qui furent enregistrées au Parlement de Toulouse le 8 janvier 1695, le nombre des mainteneurs fut porté à trente-cinq (il est aujourd'hui d'environ quarante).

« Le budget de l'Académie des Jeux Floraux, y est-il dit, sera fixé à
« 1,400 livres, qui devront être employées, savoir : 300 livres aux frais cou-
« rants des assemblées ordinaires, et 1,100 à l'achat de quatre fleurs. Et
« seront lesdites fleurs :

« Une amarante d'or, que nous instituons pour premier prix ;

« Une violette, une églantine et un souci d'argent, qui sont les prix or-
« dinaires. »

L'églantine fut réservée au meilleur ouvrage en prose ; mais, en 1745, l'Académie décida que cette fleur serait aussi en or, et que celui qui l'aurait remportée trois fois obtiendrait des lettres de maître ès Jeux Floraux.

Depuis qu'elle a été érigée en Société académique, la Société des Jeux

¹ Ces éloges, dont la plupart, écrits en latin et en catalan, sont parvenus jusqu'à nous, ont fait dire à quelques auteurs que Clémence Isaure avait créé le *Collège de la gaie science*, fondé par les sept troubadours.

Floraux fait imprimer tous les ans le recueil de ses concours et de ses travaux ¹.

Nous avons choisi dans ce recueil deux pièces de vers, dont la première, écrite pour le concours de 1696, par un poète anonyme ², est le résumé de notre article ; et la seconde, publiée à notre époque, est l'œuvre d'une femme qui est la Clémence Isaure du dix-neuvième siècle, puisqu'elle possède au plus haut degré le véritable sentiment de la poésie. Nous avons nommé M^{me} Amable Tastu ; nous recommandons la lecture de ses beaux vers aux abonnées du *Magasin des Demoiselles*.

LES JEUX FLORAUX.

ODE.

Lorsque l'affreuse Bellone
Met en feu tout l'univers,
Sur la paisible Garonne
L'on chante et l'on fait des vers.
Quelle main sage et puissante
De la guerre frémissante
Vous épargne les horreurs,
Et fait que dans cet empire
Apollon seul nous inspire
Ses innocentes fureurs ?

Aux coins des places publiques,
Le cartel est affiché,
Sur les murs et les portiques
Mon regard est attaché ;
J'y vois, j'ai peine à le croire,
Inviter à la victoire
Non les enfants du dieu Mars,
Mais cette troupe timide,
Et pourtant de gloire avide,
Qui cultive les beaux-arts.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile,
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure ;

L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre

¹ Le premier de ces recueils date de 1696.

² C'est ainsi qu'elle est signée.

De ceux dont je verrai le cours !
 Écoutons !... Le timbre sonore
 Lentement frémit douze fois ;
 Il se tait... Je l'écoute encore,
 Et l'année expire à sa voix.
 C'en est fait, en vain je l'appelle ;
 Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle,
 Salut ! Quels dons chargent ta main ?
 Quels biens nous apporte ton aile ?
 Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
 Que dis-je ! A mon âme tremblante
 Ne révèle point tes secrets.
 D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
 Aujourd'hui tu parais brillante,

Et ta course insensible et lente
 Peut-être amène les regrets !
 Ainsi chaque soleil se lève
 Témoin de nos vœux insensés ;
 Ainsi toujours son cours s'achève,
 En entraînant, comme un vain rêve,
 Nos vœux déçus et dispersés.
 Mais l'espérance fantastique,
 Répandant sa clarté magique
 Dans la nuit du sombre avenir,
 Nous guide d'année en année
 Jusqu'à l'aurore fortunée
 Du jour qui ne doit pas finir.

CHARLES LAMARTINIÈRE.

POÉSIE ALLEMANDE.

CHARLES-QUINT DEVANT LE COUVENT DE SAINT-JUST ¹.

Nuit d'horreur ! la tempête éclate avec furie :
 Bons moines espagnols, ouvrez-moi, je vous prie.

Permettez qu'en ces lieux je trouve le sommeil
 Jusqu'à l'heure où la cloche annonce le réveil !

Donnez au pèlerin fatigué du voyage
 Une cape de l'Ordre, un sombre sarcophage,

Une étroite cellule, et là, consacrez-moi...
 De l'Espagne à genoux naguère j'étais roi !

Ma tête qu'aux ciseaux maintenant j'abandonne,
 Rayonnait sous l'éclat de plus d'une couronne !

Ces membres, dont le froc va couvrir la maigreur
 Étaient autrefois l'hermine d'empereur !

En face de la mort, mon vain orgueil expire,
 Et je m'anéantis comme le vieil empire !

Le comte PLATEN ².
 (Traduit par Martin.)

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, 1^{er} vol.

² Le comte Platen naquit le 24 octobre 1796, à Ansbach ; il mourut à Syracuse, le 5 déc. 1835.

RÉCRÉATIONS.



LES PROSCRITS.

Douze années s'écoulèrent ainsi, et les enfants avaient oublié depuis longtemps la scène dont ils avaient été les témoins au château. Ils furent élevés tous deux avec un soin égal. Leur bonne grâce, leurs jolis traits attiraient tous les yeux, et bien des gens, trompés par les apparences, prétendaient qu'ils se ressemblaient. Tout se réunissait donc pour prolonger l'incertitude de cette famille. Peu à peu, cependant, l'amertume de cette pensée s'effaça, et le comte et la comtesse s'attachèrent si étroitement aux deux enfants, qu'ils auraient enfin considéré la découverte de la vérité comme un malheur qui les priverait d'un fils.

Ils aimaient les deux jeunes gens avec une vive tendresse, quoiqu'ils marquassent des caractères bien opposés. René était d'une taille petite et délicate, d'une nature douce, affectueuse et distinguée; sa vie était sérieuse et ses goûts studieux. Arnold, plus grand, plus robuste, avait une bonne grâce toute chevaleresque; il aimait le bruit, le mouvement et tous les exercices violents. Sa nature fouguese, qu'il n'essayait pas de combattre, l'empêchait de souffrir la moindre contradiction, et son indocilité faisait souvent le désespoir de ses parents, qui essayaient en vain de tous les moyens pour le rendre plus sage. Cette violence naturelle ne l'empêchait pas d'avoir un cœur noble, élevé et accessible aux sentiments les plus généreux; mais ses révoltes continuelles et ses emportements obscurcissaient entièrement ses belles qualités.

Le comte, irrité enfin de tant d'obstination, se prenait souvent à désirer que René fût son fils et qu'Arnold fût l'étranger; d'autres fois, en voyant les goûts déterminés du fougueux jeune homme, il se disait qu'un cœur de gentilhomme battait dans cette poitrine robuste, qui semblait faite pour porter le poids de l'armure des anciens preux. La comtesse trouvait tant de charme, tant de grâce dans la compagnie de René; elle découvrait en lui des pensées si élevées, des sentiments si nobles, qu'elle se disait souvent avec bonheur: « Celui-là est mon fils, et tout mon cœur vole vers lui. »

Le caractère indomptable d'Arnold le rendait ennemi de l'étude, et ses goûts sympathisaient fort peu avec ceux de son frère, dont il méprisait les

occupations sédentaires. Il ne comprenait pas comment un descendant de ces vieux chevaliers qui s'en allaient guerroyer à l'aventure pour acquérir le renom et la gloire, pouvait se résoudre à rester pendant des heures entières dans la contemplation d'un livre ou d'un tableau. René, sans partager les occupations de son frère, était loin de les condamner, et il se plaisait à sourire à ses succès.

La chasse, l'équitation, l'escrime, prenaient tout le temps d'Arnold, et ne lui laissaient point le loisir de cultiver les sciences dont il n'avait reçu d'ailleurs les premières notions que d'assez mauvaise grâce. En vain son père l'exhortait-il à accorder chaque jour plusieurs heures aux travaux de l'esprit, Arnold était rebelle à tous les conseils, et il se figurait que l'instruction n'était bonne que pour ceux qui ont besoin de travailler, ou pour les pédants. Avec des idées aussi fausses, il n'était pas possible de rien obtenir de lui. Prières, réprimandes, rien n'y fit; et le comte fut enfin si exaspéré de cette obstination indomptable, qu'il se laissa un jour emporter par la colère, jusqu'à lui dire qu'il n'était point son fils, et qu'il n'était qu'un étranger élevé par charité.

Le malheureux Arnold fut frappé comme d'un coup de foudre, et resta plongé dans une douleur déchirante. René l'assurait en pleurant qu'il serait toujours son frère chéri, et le comte, affligé profondément du désespoir où il avait involontairement jeté toute sa famille, le priait avec tendresse de se croire toujours son enfant; la comtesse versait des larmes amères en pressant les mains du pauvre jeune homme, qui voulait partir à l'instant, ne se sentant pas la force, disait-il, de rester un jour de plus, comme un étranger, dans la maison qu'il était habitué à considérer comme le toit de son père. C'est alors qu'il sentit vivement ses torts. Il comprit que son indocilité avait été la seule cause de son malheur, et il commença à méditer sur lui-même; il sentit que cette cruelle épreuve était le juste châtiment de sa conduite. En considérant René, il comprit tout à coup la différence qui existait entre eux : il vit combien il est beau de valoir quelque chose par soi-même et de ne pas fonder son mérite sur des avantages extérieurs et fragiles. Il sentit enfin combien son frère valait mieux que lui, et il s'avoua que René, sans fortune et sans nom, serait toujours un homme remarquable et utile; tandis que lui n'était plus rien dès qu'il restait dépouillé du prestige de son rang. Que de bonnes et sages réflexions le malheur fit faire à ce jeune homme jusque-là si inconsidéré! Il devina en un moment tout le prix de la science et de la sagesse. Que ferai-je? se disait-il à lui-même. A quoi me servira désormais de me tenir avec grâce

sur un cheval, de manier un fusil avec dextérité, de tirer le gibier avec justesse? à quoi me seront bonnes toutes mes connaissances inutiles? Que ferai-je maintenant, et à quoi suis-je bon? Et le pauvre enfant gémissait sur sa cruelle position. René le pressait sur son cœur avec tendresse et lui répétait mille fois que rien ne pourrait les séparer : « O mon frère! ne te désole pas, lui disait-il; mon père ne t'a dit ces cruelles paroles que pour te corriger; reste sous ce toit qui est le tien, et où Dieu a marqué ta place; reste avec nous, qui ne pouvons vivre sans toi !

Arnold, touché au cœur par les supplications de son frère, par les larmes de sa mère, par les regrets de son père, consentit à rester parmi eux jusqu'à ce qu'il eût adopté une carrière dont il voulait se rendre digne.

Cependant la France était redevenue calme et sûre; les émigrés y rentraient en foule et reprenaient possession de leurs biens. Notre intéressante famille prit avec joie le chemin de la patrie et arriva un soir au château qui avait été préparé pour la recevoir. Chacun, accablé des fatigues du voyage, se retira pour prendre du repos. Arnold et René furent conduits par un domestique à leur appartement, qu'ils ne connaissaient point encore, et ils marchèrent en se donnant le bras, le long des sombres corridors. Tout à coup un souvenir, ou plutôt un rêve, se dressa devant eux :

— Cela est étrange, dit René; il me semble que je reconnais ces lieux comme si je les avais déjà vus en songe.

— J'éprouve exactement la même impression, dit Arnold avec émotion.

Ils entrèrent chez eux; mais l'agitation de leur esprit ne leur permit pas de songer au sommeil, et ils causèrent ensemble jusqu'au jour auprès du feu, en essayant de rassembler un à un des souvenirs si épars et si confus :

— Oui, je suis convaincu, disait René, d'avoir parcouru ces corridors et ces salles par une froide nuit d'hiver, et d'avoir vu une femme entrer dans un appartement situé absolument comme l'est celui de notre mère, pendant que tous les deux nous marchions auprès d'elle en frissonnant.

— Et moi, ajouta Arnold, je me souviens d'avoir entendu retentir dans la nuit les coups redoublés d'un marteau, pendant que cette femme, que j'appelais ma mère, se penchait vers la terre pour entr'ouvrir les planches disjointes du parquet.

— Oh! je me souviens! s'écria René, en portant la main à son front; oui, je me souviens de tout! Arnold, viens avec moi, je suis sûr que c'est là qu'est enfoui le secret de notre naissance.

Les deux jeunes gens se dirigèrent, à ces mots, vers l'appartement de la comtesse; et Arnold, se considérant comme le fils de la pauvre paysanne,

pens
com
trans
et pl
He
trefo
vrait
cœur

— A
résol
leva
un n
l'ouv
révé
plus
pier
com
pren
devo
vem
parc
la m
Il le
gois
lui,

— don
A
dan
con
par

pensa que la délicatesse lui ordonnait de déclarer à ceux qu'il considérait comme ses bienfaiteurs, la découverte qu'ils venaient de faire. Son âme, transformée par les épreuves qu'il avait déjà subies, se sentait plus noble et plus ferme pour supporter l'adversité.

Hélas ! comprenez-vous, jeunes lecteurs, combien cette déclaration, autrefois si désirée, était devenue redoutable pour cette famille ? René couvrait de pleurs et de baisers les mains de sa mère, en lui disant du fond du cœur :

— Si c'est moi qui ne suis point votre fils, j'en mourrai de douleur !

Arnold, déjà préparé par les événements précédents, montrait plus de résolution. Ce fut lui qui découvrit la croix tracée sur le parquet ; il souleva la planche, et prenant entre ses mains la boîte fatale, il la plaça sur un meuble sans oser la regarder. Aucun d'eux ne pouvait se déterminer à l'ouvrir. La pauvre mère, défaillante, redoutait plus que la mort l'affreuse révélation qui allait lui ravir un fils ; le comte essayait en vain de montrer plus de courage ; René, pâle et accablé, n'osait toucher le redoutable papier ; Arnold, en proie à une vive émotion, restait immobile. Enfin, le comte fit un suprême effort, et ordonna à Arnold, par un geste muet, de prendre connaissance du cruel secret ; et Arnold comprit qu'il était de son devoir de reconnaître les droits de René et de les proclamer. Par un mouvement convulsif et rapide, il saisit les papiers, les ouvrit vivement, les parcourut des yeux sans prononcer un mot, et lut ces paroles tracées par la main du prêtre : « Arnold, fils du comte de... » Mais il s'arrêta soudain... Il leva les yeux sur ses parents plongés dans une inquiétude pleine d'angoisse, sur son frère, sur René, qui avait été si bon, si généreux envers lui, et il s'écria noblement :

— Oh ! par pitié ! ne brisons pas le lien sacré qui nous unit ! Dieu vous a donné deux fils, conservez-les tous les deux.

A ces mots, il froissa entre ses mains les redoutables papiers et les jeta dans les flammes, puis il s'élança vers son frère, le pressa étroitement contre sa poitrine, et ils s'agenouillèrent tous deux aux pieds de leurs parents, qui les bénirent en les nommant leurs fils bien-aimés !

FÉLICIE BÉNARD.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE IV.

A BLANCHE.

Janvier 1854.

Je me prends quelquefois, amie, à regretter l'époque où tout, dans les vêtements, était réglé par le temps, par la coutume et le rang des personnes : mon rôle de chroniqueuse eût été bien facile alors, il me serait resté plus de loisir pour parler des souvenirs et des espérances de notre amitié. Mais est-il bien sûr, d'ailleurs, que le caprice n'ait pas su se glisser à travers les prescriptions de la plus sévère étiquette ? Mon doute s'est accru depuis que l'on fait et que l'on porte des manteaux, ou, pour m'exprimer plus scientifiquement, des *traînes de cour*. Car le véritable manteau, montant jusqu'aux épaules, est, dit-on, réservé à l'Impératrice, aux princesses et à quelques dames en possession des Grands Honneurs.

La *traîne* est une jupe ouverte par devant, couvrant bien les hanches (je te dirai pourquoi tout à l'heure), et s'allongeant en queue par derrière. Elle a 2 mètres de large et 1 mètre 50 cent. de longueur à partir du bas de robe ; tous les coins sont arrondis. La traîne se fixe à plis autour de la taille ; elle ne doit pas être attachée trop en arrière, parce qu'alors elle ne presserait pas les hanches, ce qui est très-important ; car son poids étant mieux réparti de cette façon, il permet à celle qui la porte de se mouvoir avec plus de grâce. Malgré cette petite précaution de toilette, si la position de ton futur mari venait à te laisser prétendre à une présentation à la cour, n'y va point sans avoir mandé près de toi ce qu'on appelait, autrefois, un *maître de cérémonie et de maintien*, et ce que l'on nomme, aujourd'hui, prosaïquement un maître de danse, afin qu'il t'enseigne à donner un certain petit coup de pied en arrière qui te permettra d'éloigner la queue de ta traîne, de faire tes saluts avec bon air. Avancer avec la traîne est chose facile ; mais tourner, et surtout reculer, est tout autre affaire !

Les plus jolies traînes que j'aie encore vues sortent de chez M^{me} Fauvet ; il est vrai que cette habile maison fournissait depuis longtemps de semblables costumes à la cour d'Angleterre. A moins d'ordre contraire, elle

DES DEMOISELLES.

fait toujours le corsage de la robe et le manteau de même étoffe et de même couleur, ayant soin que les ornements de l'un soient répétés sur l'autre. Il est des traînes d'une richesse extrême, d'un fini merveilleux; celles-là sont d'un prix fort élevé; mais enfin M^{me} Fauvet, que j'ai longuement consultée, m'a assuré qu'elle pouvait fournir la toilette complète, robe et manteau, pour 600 fr. C'est un prix que j'ai cru bon de te faire connaître.

N'oublie point cependant qu'avec le costume de cour les barbes tombant jusqu'à la taille sont de rigueur, et tu sais qu'avec des dentelles on peut faire toutes les folies imaginables. On en portera beaucoup en or ou en argent, suivant les ornements de la traîne sur laquelle tout le reste se règle et s'assortit.

Mais sortons vite de ce monde encore loin de toi, chère Blanche, et revenons à nos bonnes et modestes parures, dont nos mères sont si heureuses.

Les chapeaux ont, en général, la forme fanchon; le derrière est très-abattu; la passe courte, relevée par devant, est très-ouverte sur les oreilles. Pour étoffes de coiffures, le velours, le velours épinglé, le taffetas, le satin, la peluche sont adoptés; le cygne, les rubans lamés, les dentelles, les plumes, les fleurs, d'un ton moins éclatant que je ne l'avais présumé au début de la saison, sont les ornements préférés. Le dessous de la passe, quelque courte qu'elle soit, est très-garni; fleurs, rubans, blonde, et légères plumes se disputent le plaisir d'encadrer le frais visage de nos Parisiennes. Pour jeunes filles, je ne sais pas si déjà je ne te l'ai point écrit, on garnit le bord de la passe avec de petites blondes à dents, qui sont d'un effet très-léger. J'oubliais de te dire que les bavolets sont redevenus assez longs. M^{lles} Romains ont des façons de chapeau excellentes.

Pour les capotes froncées, en velours ou satin de couleur foncée, la dentelle et la plume fournissent de jolis ornements, et la peluche noire ou de couleur bleue, oreille-d'ours, etc., relève d'une façon charmante le feutre des jours nébuleux. Le chapeau en peluche blanche se couvre de fleurs, de roses surtout; c'est une coiffure d'une délicatesse ravissante.

Avant de t'entretenir des coiffures de bal, il est bon que tu saches que la mode des bandeaux relevés en grosses touffes fait chaque jour de nouveaux progrès; par derrière, les cheveux se soumettent à tous les caprices; mais, soit qu'on les tresse en nattes, soit qu'on les retienne en chignon, une ou deux boucles retombant par derrière font, en général, très-bien avec toutes les coiffures de bal dont je vais te parler. Pour bonnet

habillé, je recommande à ta mère la guipure avec des rubans bayadère velours et satin, ou avec des lamés d'or ou d'argent. Pour un certain âge, on chiffonne également avec beaucoup de bonheur de la blonde ornée d'un léger bouquet de marabouts.

On ne couvre de fleurs que le derrière de la tête, et les *cache-peignes* semblent la coiffure destinée aux honneurs de la saison. Ces dessus de peigne en fleurs, en feuillages, en pierreries, scintillant, çà et là, à travers quelques longues herbes et quelques belles roses dont les dernières feuilles s'épanouissent jusque sur le cou de la danseuse, ont une grâce charmante et rappellent vaguement les belles imaginations de la statuaire antique. Pour peu qu'une tête ait du caractère, il faut laisser le front dégagé; alors les fleurs et la verdure jetées en arrière des oreilles, et quelques branches descendant, brunes ou dorées, sur les épaules, sont d'un bel effet. Les roses sont très à la mode; j'ai vu une branche de ces belles fleurs qui m'a frappée d'admiration : les pétales étaient en gaze safran, dans le cœur scintillaient quelques pierreries montées sur tiges tremblantes. Cette légère création ressortait sur une touffe de beau feuillage frappé sur velours noir. Un fil d'or sur chaque feuille en traçait les nervures. Oh ! qu'une pâle et fière créole serait belle avec un tel bouquet dans l'ébène de sa soyeuse chevelure ! L'industrie si intelligente de nos artistes parisiens, voyant le succès de la peluche, en a fait des fleurs, et elle a parfaitement réussi; tous les pétales veloutés ainsi reproduits jouent très-bien la nature. Les immenses familles des géraniums, des pensées et des oreilles-d'ours retrouvent tout leur velouté dans la peluche. Je vois moins de violette, mais beaucoup de rubans lamés (ce qui sied très-bien à une jeune fille), et toutes les fleurs possibles en or avec les longues herbes des eaux. Les plumes en bouquet avec fruits d'or sont aussi très en vogue. Mais, je le répète, car c'est le caractère le plus saillant de la mode, on portera toutes les coiffures très en arrière. Je ne dois pas oublier de dire que j'ai vu quelques mélanges de fleurs et de fruits rouges en velours : je ne choisirai pas cette nouveauté un peu ancienne pour coiffure, mais je ne doute pas que cet arrangement ne reparaisse sur les chapeaux de paille quand l'été sera venu.

Arrivons, il en est temps, chère Blanche, aux robes de bal. Eh quoi ! ne t'arrangerai-je donc jamais, selon mon goût et de mes mains, pour une de ces fêtes où je t'ai vue si souvent rougir d'être admirée et reporter par un doux regard à ta mère les modestes enchantements de ton cœur ! Pour jeunes filles, les grenadines à raies satinées, les taffetas, les tulles et les

mousselines de soie sont toujours charmants. Toutes les robes sont à pointes, les volants s'étagent jusqu'à la ceinture, et les jupes, très-amples, font la cloche. Afin de te donner une idée de la quantité des volants que l'on porte et de la largeur des jupes, je te dirai que j'ai une robe de bal qui a dévoré 30 mètres de tulle de 1 mètre 80 cent. de largeur; c'est, du reste, d'un *flou* (terme de peinture que tu connais bien) que je dois renoncer à te décrire! Presque toutes les jupes sont ornées par des agrafes de fleurs ou de rubans. La robe en tulle dont je viens de te parler a deux dispositions de trois touffes de roses du roi, assorties au large bouquet placé au bas du corsage.

Le taffetas demande, pour être mis en œuvre, une main très-intelligente. Voici, à ce titre, une robe que j'ai trouvée délicieuse: taffetas rose à reflets pâles, quatre volants bordés d'une double ruche garnie d'un petit ruban satiné; dans l'entre-deux des ruches un petit tulle illusion en bandes ruchées. Le corsage était orné d'un double châle en taffetas et en tulle qui ne descendait pas jusqu'à la pointe de la taille. Les manches très-courtes, en volants alternés de tulle illusion et de taffetas, complétaient cette robe si bien disposée pour une jeune fille, dont elle élargit la poitrine.

Comme je te l'ai déjà dit, les robes feront toutes un peu la queue; mon esprit d'économie n'approuve guère cette mode, mais elle a dit, et je dois me soumettre. Quand le Dieu a parlé c'est aux mortelles à obéir.

Les plumes et les marabouts pour garnitures de corsages et pour ornements de jupes sont très-riches. J'ai vu une toilette de bal ainsi ornée; les manches très-courtes étaient formées d'une seule bande de plumes frimatées. Je te préviens que ce genre de garniture est toujours d'un prix très-élevé; il y a même telle ou telle nuance de plumes que l'on ne trouve que dans une seule maison à Paris, qui cache ses procédés de teinture. La plume se porte également à merveille sur les robes de ville. J'en ai admiré une en velours noir à basquine garnie d'une plume de *toucan* (consulte ton Buffon) d'une largeur de dix centimètres. Le milieu de cette plume noire était rempli d'une autre plume, celle-là d'un violet éblouissant. Une châtelaine du moyen âge n'eût pas rêvé un plus brillant corsage.

Mais revenons à nos robes de bal. Les mousselines de soie à raies ou à dessins d'or et d'argent avec des franges assorties seront aussi très-recherchées; il en sera de même de l'éternelle moire antique et de toutes les soies brochées; mais ces belles étoffes, pour bal du moins, ne sont pas de

jeunes filles. Les bracelets de rubans ont tout à fait disparu, et, en fait de bijoux, l'art va si loin, que tout ce qui est médiocre est bien loin rejeté.

Tu recevras, ce mois-ci, le patron d'un capuchon pour sortie-de-bal. Ces vêtements deviennent d'un tel luxe que j'ai dû songer à l'économie; il ne m'est pas permis, cependant, de ne te pas faire connaître toutes les nouveautés qui se sont révélées dès le début de la saison. Les sorties-de-bal se font dans les étoffes les plus riches; on les brode en or, en argent, comme des vestes grecques; velours, dentelle, soie, cachemire, peluche, cygne, tout sert à les confectionner. Le capuchon est soutenu par un léger fil de laiton qui fléchit, lorsque la main le veut, sur les épaules, et qui, redressé, soutient l'étoffe et préserve les coiffures; c'est une innovation d'une grande simplicité, mais d'une utilité incontestable. Je te la recommande par pitié pour les fraîches fleurs qui orneront ta tête.

A la suite des sorties-de-bal plaçons les confections : pelisses, talmas, rondes, continuent à tenir le haut du pavé. Le drap orné de peluche fait un très-joli effet; il en est de même de toutes les garnitures en velours, posées en général en lances et non en bandes, sur le bord du vêtement.

Je ne vois pas grand changement dans les robes de ville : toujours les tailles longues, toujours les basques, et ces manches ouvertes et garnies par le caprice, ici d'un treillage de velours, là de nœuds de rubans. La manche de lingerie se soumet et obéit; quelques cols à grandes dents luttent encore, ainsi que la broderie anglaise réfugiée dans les garnitures des jupons qui, d'une façon plus élégante et plus utile, se font à volants tuyautés avec du plumetis. Ce vêtement ainsi confectionné soutient mieux la robe et fait bien mieux le rond.

Pour chaussure, la bottine règne toujours, et les charmants souliers Louis XV fuient et disparaissent : ils étaient aussi coquets que possible; mais, à leur entrée dans le monde, ils ont eu de mauvaises marraines, c'est ce qui les a perdus. Ce n'est pas tout que de se bien mettre, il faut se mettre comme les honnêtes femmes.

Je t'envoie pour ton petit bal costumé, où les pauvres ne seront point oubliés, une série de charmants costumes. Tu n'auras qu'à choisir, depuis l'humble fille des champs avec sa toile à torchons jusqu'à la noble héritière d'un fief, du temps de Charles le Téméraire. Tu vois, ma chère Blanche, que je fais tout ce que je peux pour servir tes plaisirs...

Il est si bon, il est si doux, d'être agréable à ceux que l'on aime !

G.

DES DEMOISELLES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Moyen de reconnaître la présence du vert-de-gris dans les cornichons.

On sait que pour donner une belle couleur verte à ce condiment, quelques fabricants ne craignent pas d'employer le vert-de-gris (sel de cuivre) en quantité quelquefois dangereuse.

Pour reconnaître la présence de cet agent si nuisible, il existe un moyen fort simple. A l'aide du sable ou de la cendre on nettoie avec soin une lame de couteau. On engage le tranchant de cette lame dans le cornichon que l'on veut éprouver, en la faisant pénétrer profondément dans le sens de sa longueur; enfin, on immerge cette lame et le cornichon qui y adhère dans le vase rempli de vinaigre destiné à conserver ce condiment. Au bout de quelque temps, on retire le couteau, on détache le cornichon, on lave, en l'agitant dans l'eau, la lame qu'il faut avoir bien soin de ne pas frotter. On l'examine alors : si l'acier a pris la couleur rouge du cuivre, il faut considérer les cornichons comme vénéneux; si au contraire il ne s'est coloré qu'en brun, ou qu'en brun noirâtre, ils sont inoffensifs.



OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Dessous de lampe orientale (n^{os} 49 et 50).

Il est impossible de rien imaginer de plus joli que ce dessous de lampe dessiné dans son entier au n^o 50.

Il se fait en laine cerise et blanche, lamée d'argent; le tour est orné de perles de verre, taillées à facettes blanches et transparentes; elles jouent sur le fond, où elles sont appliquées en forme de girandoles, et prennent aux bougies un éclat digne des féeriques récits du conteur Perrault.

Le n^o 49 donne le dessin du milieu; il se fait au crochet plein sur ganse, boulon ou ficelle. On doit commencer le travail par le milieu du rond, avec de la laine de Saxe lamée d'argent. On comprend que les endroits ombrés du dessin sont les parties de couleurs foncées, tandis que les clairs sont réservés pour la laine blanche.

Le rond terminé, on fera pour l'entourage une dentelle au tricot, avec du cordonnet blanc ou du coton mouliné, et une aiguille longue assortie. On montera environ 150 mailles sur l'aiguille (je dis à peu près, car la quantité précise devra dépendre de la grosseur du crochet, de la ganse employée, etc.; ainsi il sera mieux de mesurer sa longueur à la circonférence de son rond).

Lorsque le tricot sera monté, on commencera par :

Une jetée à l'envers (c'est-à-dire tourner son fil sur l'aiguille, comme pour tricoter, et le ramener en dedans); puis

Un rétréci à l'envers.

Une jetée à l'envers.

Un rétréci à l'envers, etc.

MAGASIN

Toujours de même, jusqu'au bout de l'aiguille. On fera ainsi 14 tours, et l'on obtiendra une dentelle rayée en travers d'une sorte de point à jour, dit point turc. On coudra cette dentelle à plat autour du rond de crochet en la soutenant assez pour qu'elle puisse s'étendre parfaitement, sans aucuns plis sur les bords.

A l'extrémité, sur ce bord extérieur, on coudra avec de la laine cerise semblable au fond, et à points de surjet très-éloignés, un laiton mince qui devra tenir la dentelle parfaitement tendue, puis on posera les perles. Avec une aiguillée de cordonnet blanc on arrêtera près du crochet, puis on prendra une perle et on la fixera sur une des rangées côtelées de la dentelle, par le moyen d'un point jeté en travers, comme pour faire une bride à agrafe. On posera ensuite l'aiguille un peu plus haut et l'on prendra deux perles, puis trois, puis quatre, et ainsi de suite jusqu'à neuf ou dix, qui devront atteindre le bord. On recommencera ce travail sur la côte voisine, en ayant soin de laisser un jour entre chaque rang de perles; la gravure n° 50 fera parfaitement comprendre. Les perles deviennent de plus en plus lâches, et jouent sur la dentelle tendue, en s'élargissant petit à petit vers le bord qu'elles recouvrent en formant une sorte de feston ou guirlande. Ce dessous de lampe, que nous devons à l'obligeance de M^{me} Sophie Helbronner, est une des nouveautés qui doivent avoir cette année le plus de succès; pour notre compte, nous n'avons encore rien vu en ce genre qui puisse rivaliser avec cette éblouissante fantaisie.



Porte-allumettes, petits vases corinthiens (n° 48).

La carcasse de ce vase s'achète préparée; rien n'est plus simple et plus facile à faire que cette fantaisie.

La carcasse est composée de fils de laiton à jour. On la garnit en laine de Saxe 10 fils, de deux couleurs, noir et groseille, souci et noir pour les couleurs foncées; blanc et vert, blanc et bleu, etc., pour les couleurs claires. Pour couvrir la carcasse, on procédera par rangée, sur deux fils de laiton seulement; on passera la laine en travers de l'un à l'autre, dessus et dessous, alternativement, comme pour faire la tresse simple d'une corbeille de jonc; la gravure n° 48 est si bien faite que l'on comprendra de suite l'explication. Lorsque l'on aura ainsi couvert deux laitons avec la même laine, on prendra la seconde couleur de laine et l'on fera sur les deux laitons voisins absolument le même travail, en passant toujours l'aiguille entre la laine déjà posée, pour que le tressé soit bien régulier et fixé sur le laiton; on fera de même pour tout le petit vase jusqu'à ce qu'il soit entièrement couvert. Il ne restera plus que le pied et les anses qui se garniront avec de la laine des deux couleurs assorties, en tortillant autour du laiton, comme pour faire de la ganse de passementerie. Ensuite on ajoutera au bord du vase et sur le milieu une rangée de grosse chenille de même couleur; si l'on ne pouvait s'en procurer, on ferait avec de la laine mêlée trois ou quatre rangées de boulettes très-basses et très-régulières; les boulettes se font en passant dans la carcasse, dessus et dessous, et en laissant le point de dessus très-lâche; cet ornement, quoique fort joli, ne vaut pas la chenille qui donne beaucoup moins de peine. Cette fantaisie aura certainement beaucoup de succès, tant à cause du peu de difficulté qu'elle présente à exécuter, qu'en raison de la modicité des frais qu'elle entraîne.

C'est un des mille riens charmants qui peuvent s'échanger en étrennes. On peut aussi, si l'on veut donner plus d'importance à cette gracieuse bagatelle, couvrir la carcasse en chenille fine, ce qui est plus riche et plus joli.



PATRONS.

Guêtre d'enfant de quatre à sept ans (nos 8, 9, 10, 11 et 12).

Depuis que la mode a consacré pour les enfants les pantalons très-courts, on sait que les guêtres sont devenues indispensables; le patron que nous donnons aujourd'hui est un des meilleurs.

Ces guêtres doivent se faire en casimir couleur feutre ou blanc, elles sont aussi charmantes en velours. Le n° 8 est un des côtés de la guêtre, le n° 9 est le côté parallèle, le n° 10 est la patte qui s'ajuste sur le devant et sur laquelle sont indiquées les boutonnières; ce morceau doit se coudre au n° 9 sur le devant qui est marqué, ainsi que la patte, des lettres L M; en faisant rapporter ces doubles lettres les boutonnières se trouveront sur le côté de la jambe et viendront rejoindre les boutons posés de l'autre côté, seul endroit où s'ouvre la guêtre. (Voir le n° 12.)

Les deux morceaux parallèles, 8 et 9, doivent s'assembler par une couture très-solide sur le derrière de la jambe, que l'on reconnaîtra parfaitement tant à la courbure du mollet que par le pied, qui avance sur le devant. On coudra ensuite le n° 11, qui est le dessous de pied, au morceau n° 8, ainsi qu'il s'y trouve placé; cette patte viendra se coudre au n° 9, à la place indiquée sur la gravure.

Ces guêtres doivent être doublées en toile fine ou calicot un peu ferme; il est essentiel de prendre la mesure de la jambe de l'enfant avant de placer les boutons qui doivent être plus ou moins avancés sur le côté de la guêtre. Ce patron peut servir pour enfant de quatre à sept ans, en l'augmentant ou le réduisant légèrement. L'ensemble de la petite guêtre est au n° 12.

**Pantalon pour enfant de trois à quatre ans (n° 1).**

Le n° 1 est la moitié d'un pantalon, ouvert sur les côtés et fermé derrière et devant; il faut tailler deux morceaux absolument semblables au patron dessiné; c'est par erreur qu'il s'y trouve gravé *moitié du devant*, ce morceau est la moitié du pantalon entier. On assemblera les deux coutures du devant C B avec le second morceau que l'on aura taillé; on ajustera l'autre côté, qui sera le derrière, avec les lettres J B, et lorsque le pantalon sera ainsi fermé devant et derrière, on fera rejoindre les deux lettres B qui se trouvent à l'entre-deux du pantalon, et les deux A qui formeront la jambe. On sait que les enfants portent maintenant ce petit vêtement très-court.

Lorsque les jambes seront assemblées, on formera la fente indiquée aux lettres E D, et l'on posera la ceinture dessinée par moitié aux nos 30 et 31 sur le pantalon froncé à l'avance, en rapprochant les lettres E D, inscrites doublement au pantalon et à la ceinture; de cette façon l'ouverture de la ceinture rejoindra celle du pantalon. La place de la boutonnière est indiquée à la ceinture; sur l'autre côté on posera le bouton, sur le devant au milieu est un œillet qui sert, à l'aide d'un petit ruban cousu à la robe, à maintenir le pantalon.

Ce pantalon se garnit à deux rangs, soit en mousseline brodée, soit en percale; avec trois rangs de petits plis au-dessus; ces plis doivent se faire avant de commencer les coutures du pantalon. L'ensemble est au n° 4.

**Capuchon pour sortie-de-bal (n° 5).**

Ce patron, beaucoup moins disgracieux que la plupart des capelines inventées jusqu'à ce jour, a la forme d'une vaste capote; il se fait en satin de couleur claire; en blanc, il est très-distingué.

Le patron se compose de deux morceaux ; un grand, n° 5, qui forme la passe, après laquelle l'anglaise est attenante, et d'un rond ou porte, n° 6, qui complète le fond ; tous deux ne sont dessinés que par moitié. On devra donc mettre l'étoffe double pour les tailler.

Sur le dessus de la passe sont indiquées les coulisses ; l'endroit où elles doivent s'arrêter en bas de la passe est figuré par des ronds. Ces coulisses sont au nombre de quatre, sans y comprendre celle du devant, qui doit former l'ourlet.

La passe n° 5 s'arrondit en tournant sur les joues et s'étend en ligne droite jusque par derrière, ce qui forme une haute anglaise. (*Voir l'ensemble, n° 7.*)

Le n° 6 est le petit rond en forme de porte ; il s'entoure d'une coulisse sous laquelle la passe viendra se froncer ; on attachera la lettre G, qui se trouve gravée en haut et au milieu du petit fond, à la lettre semblable indiquée à la passe, et le long morceau tournant attaché à la passe viendra se froncer également sur tout le derrière du capuchon pour en former le bavolet.

Ce capuchon se double en florence léger, et les coulisses sont remplies par une étroite paille laitonnée et que l'on pose à mesure en faisant la coulisse. Sur la longueur de la passe on tiendra l'étoffe juste sur le patron, la place des coulisses ayant été réservée ; mais il n'en sera pas de même pour la largeur, où l'on devra laisser l'ampleur nécessaire pour les fronces. Ainsi on posera l'étoffe double sur la ligne où se trouvent marquées les coulisses ; cette ligne est le dessus et le milieu de la tête, et on laissera avancer l'étoffe de 22 centimètres, c'est-à-dire qu'elle viendra couvrir le n° 27 inscrit à la feuille des patrons.

On garnira ensuite le capuchon d'un ruban assorti n° 4, et monté en deux ruches, une dessus et une dessous, et l'on ajoutera un nœud derrière.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Col mousquetaire, dessin riche au plumetis avec points de dentelle dans les ronds entourés de petits œillets. Les moulinets à pois avec du fil très-fin font aussi très-bien dans ce dessin. 2. Devant entier d'une guimpe pour enfant, broderie au plumetis avec un point ture au-dessus. On garnit le haut d'une petite valenciennes. 3. Patron du dos de la guimpe, dessiné par moitié. On prendra le même petit dessin pour la manche, si l'on veut en ajouter une. 4. <i>Esther</i>, broderie au plumetis à griffes. 5. Ce joli col à dessin fleuri, branches de lilas, est dessiné par moitié. Il se fait au plumetis, point d'armes et feston, point de rose au bord. 6. Entre-deux assorti au col du n° 5 pour manches, broderie au plumetis avec pois. Ce dessin peut s'utiliser pour devant de fichu ou autres petits objets. 7. Garniture assortie au même dessin pour manches, broderie au plumetis avec feston plein. On pose une valenciennes sous la broderie pour en remplir les dents, ainsi que nous l'avons expliqué dans les | <ol style="list-style-type: none"> n°s précédents ; de cette façon ce dessin est d'une grande richesse. 8. Bonnet d'enfant, plumetis et anglaise. Ce charmant dessin peut faire un joli bonnet de baptême en le réduisant ; on peut aussi en faire des manches à bouillons, devants de fichu, guimpe, etc. 9. La porte du bonnet, assortie anglaise et plumetis. 10. Beau dessin pour jupon, œillets, plumetis et moulinets (roues). 11. Quart de mouchoir au feston plein, amandes et pois. 12. Quart de mouchoir. Il se brode dans l'ourlet ainsi que l'indique le dessin, pois, cordonnet au plumetis, feston point de rose. 13. Petit dessin plumetis et feston pour bandes, garniture simple, chemise, etc. 14 à 19. Alphabet riche fleuri, suite de la lettre A à la lettre F, broderie au plumetis. 20. Belle bordure pour jupon, pantalon, peignoir, robe de baptême, etc., point de Venise. Elle se fait entièrement au feston. 21. Entre-deux assorti. |
|---|--|



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Pantalon d'enfant, dessiné par moitié (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 2. Moitié de la ceinture du devant (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 3. Moitié de la ceinture du dos (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 4. Ensemble du pantalon. 5. Moitié d'un capuchon pour sortie-de-bal (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 6. Moitié de la porte formant le fond (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 7. Ensemble du capuchon. 8. Moitié de guêtre d'enfant (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 9. Second côté de la guêtre (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 10. Patte à boutonnière (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 11. Dessous du pied (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 12. Ensemble de la petite guêtre. 13. Devant de corset, feston point de rose; les œillets se font au feston. 14. Entre-deux assorti; il doit se coudre au-dessus du plastron. 15. Garniture assortie pour surmonter l'entre-deux. Il se fait comme les deux précédents dessins, tout au feston. 16. Ecusson, ornement, broderie au plumetis avec les lettres <i>C. P.</i> 17. <i>B. D.</i> Plumetis. 18. Ecusson, légende avec les lettres <i>V. B.</i> On peut y broder à la place de ces lettres les deux lettres du n^o 17. 19. <i>N. M.</i>, au plumetis. 20. Ecusson riche, <i>E. B.</i>, fuchsia, plumetis et pois. 21. Grand écusson riche, avec le nom entier | <p><i>Séraphine</i>, plumetis.</p> <ol style="list-style-type: none"> 22. <i>C. M.</i> Plumetis à griffes. 23. <i>L. L.</i> Feston. 24. <i>A. S.</i> Feston. 25. <i>T. D.</i> Plumetis. 26. <i>J. Y.</i> Plumetis. 27. <i>A. T.</i> Lettres gothiques, broderie au plumetis. 28. <i>E. C.</i> Feuilles de vigne, nouveauté, feston. 29. <i>Berthe</i>. Plumetis simple. 30. <i>Isabelle</i>. Plumetis simple. 31. <i>C. S.</i> Plumetis riche. 32. <i>Valentine</i>. Plumetis orné. 33. <i>Johanna</i>. Plumetis. 34. <i>C. L.</i> Ecusson point de Venise, nouveauté. 35. <i>Adolphine</i>. Feston point de rose. 36. <i>Léonie</i>. Œillets et feston varié. 37. <i>Céleste</i>. Feston et plumetis. 38. <i>Angela</i>. Plumetis simple. 39. <i>Berthilde</i>. Plumetis. 40. <i>Mélanie</i>. Plumetis. 41. <i>Orphélie</i>. Plumetis. 42. Petit col au feston pour enfant de trois à quatre ans. 43. Petite bordure mignonnette pour petits objets, plumetis. 44. <i>Elisabeth</i>. Plumetis. 45. <i>A. D.</i> Lettres gothiques simples. 46. <i>E. D.</i> Enlacées, plumetis. 47. <i>L. D.</i> Gothiques simples au plumetis. 48. Porte-allumettes (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 49. Dessous de lampe, dessin (<i>Voir aux Ouvrages</i>). 50. Ensemble du dessous de lampe (<i>Voir aux Ouvrages</i>). |
|---|--|



Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Beau dessin courant, vigne de Virginie, pour fonds, meubles, tapis, coussins, etc., etc.



Explication de la gravure de modes.

COSTUME DE VILLE. Capote velours et blonde, bouquet de plumes sur les côtés, bande de plumes au bord de la passe. Cette bande est de deux nuances.

Robe de taffetas ornée de bandes de moire, avec trois ou quatre rangs de velours uni posés dessus. Manches pagodes fendues et ornées de deux nœuds doubles de velours. Corsage relevé par trois nœuds de velours.

COSTUME DE BAL. Coiffure de volubilis.

Robe de taffetas blanc; les jupes et le corsage sont découpés à l'emporte-pièce.

COSTUME DE BAL. Coiffure et bouquet de roses en crêpe, feuilles en velours et plumes noirs.

Robe de taffetas rose à trois jupes ; au bord de chaque jupe un bouillonné de tulle rose dans lequel sont posées, de distance en et distance, des piques de petits rubans de satin très-étroits.

COSTUME DE PETITE FILLE. Robe de velours. Guêtres de velours. Chapeau de satin avec tour de tête orné de deux touffes de petites roses. La robe est ornée au corsage de trois petites bandes en ruban.



Aquarelle (fac-simile).

Costume de paysanne.

Costume de Grecque.

Costume de bergère de Watteau.

Costume de dame et de chevalier bourguignon.



MUSIQUE.

5^e Album.

1^o *Souvenir du roi des Halles*, par M. ADOL-PHE ADAM, de l'Institut.

2^o *Vieillesse et fleurs d'automne*, romance, par

M. EDOUARD BOUSQUET.

3^o *Schotisch de Berlin*, par M. ETTLING.

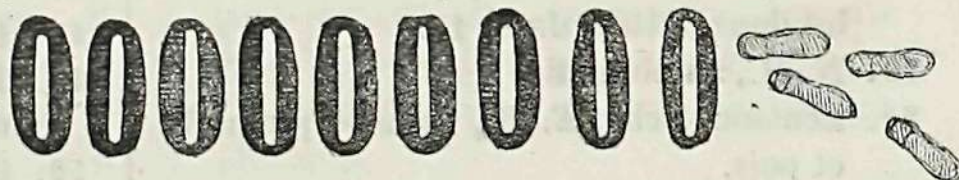
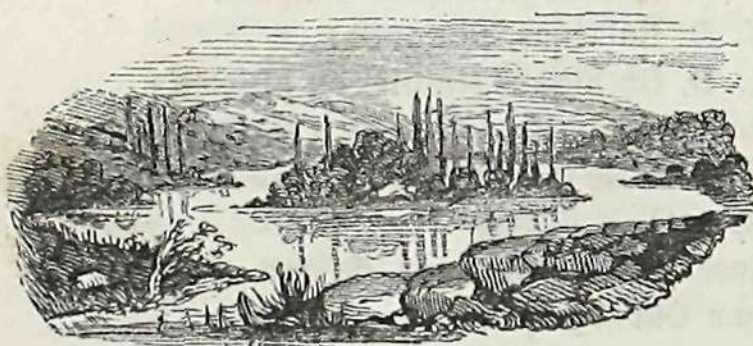


Explication du Rébus du mois de Décembre.

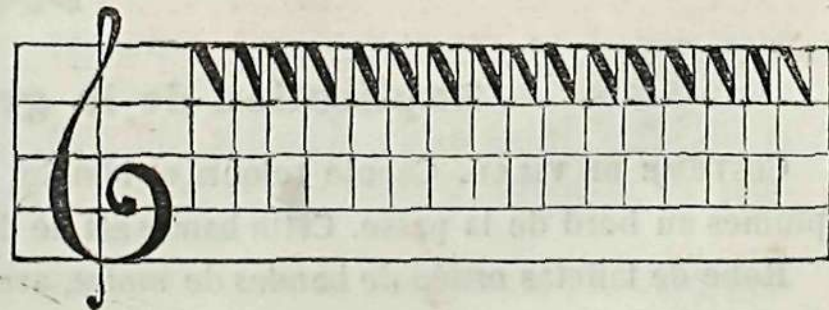
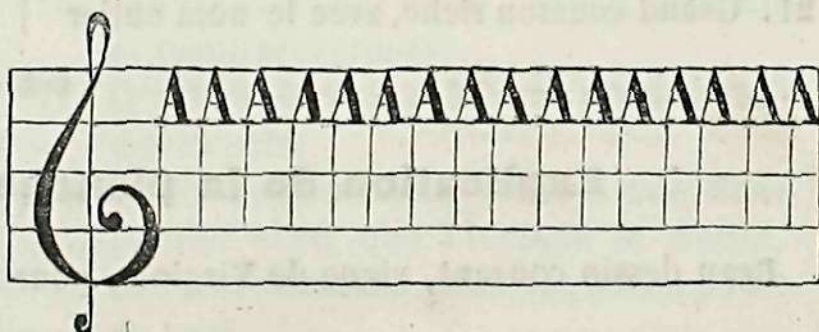
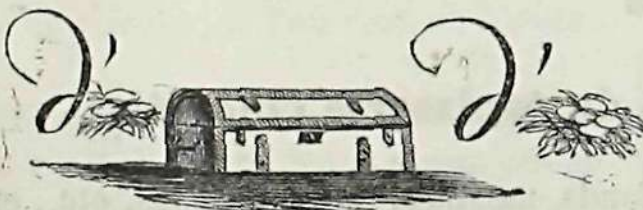
Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude, elle en donne du moins les apparences.



RÉBUS.



DIRE



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



25 Janvier 1854

Imp. Duvion 65 r. Gohande Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 14 ouvrages de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle. Petits patrons. Ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, retus illustrés planche crochet couleur bleue; planche de petits ouvrages fantaisie or argent.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffite.